

PHILOSOPHIA SCIENTIÆ

KAI BUCHHOLZ

La conception wittgensteinienne de la philosophie

Philosophia Scientiæ, tome 3, n° 3 (1998-1999), p. 171-184

http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1998-1999__3_3_171_0

© Éditions Kimé, 1998-1999, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « *Philosophia Scientiæ* » (<http://poincare.univ-nancy2.fr/PhilosophiaScientiae/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

La conception wittgensteinienne de la philosophie

Kai Buchholz
Université de la Sarre

Résumé. L'article retrace l'itinéraire de la pensée wittgensteinienne à propos du statut de la philosophie. Après l'examen succinct des remarques sur la philosophie dans le *Tractatus*, la position que prenait Wittgenstein vis-à-vis de la nature des problèmes d'ordre philosophique et de la bonne méthode de philosopher est mis en relief. Il est mis en évidence que la philosophie était pour Wittgenstein essentiellement une critique du langage et que sa nature se définissait en la distinguant de la science. La conception précise de la philosophie était pourtant soumise à des changements, en correspondance avec le développement général de la pensée wittgensteinienne.

Abstract. The article sketches the development of Wittgenstein's ideas about philosophy. After a short introduction into the *Tractatus* view on this topic, Wittgenstein's position concerning the nature of philosophical problems and the right method of doing philosophy is presented. It is shown that throughout his life philosophy was for Wittgenstein a critique of language and that the essence of philosophy had to be defined by distinguishing it from science. The precise form of this view was nonetheless subjected to the general development of Wittgenstein's philosophy.

„There is nothing more wonderful in the world than the *true* problems of Philosophy.“

Lettre de Wittgenstein à Russell, été 1912

Qu'est-ce que la philosophie? Voilà une question qui préoccupe non seulement le philosophe mais qui intrigue également le savant et l'homme de la rue. Et ceci pour plusieurs raisons. D'une part, contrairement aux différentes disciplines scientifiques, la philosophie ne se définit pas par un domaine particulier de recherche, et la méthode qu'elle emploie est ardemment disputée entre les écoles. Le champ de la philosophie n'est donc pas facile à délimiter. D'autre part, la philosophie ne semble en rien contribuer directement au bien-être de l'homme et paraît ainsi inutile. Souvent, on entend même qu'elle n'a fait aucun progrès depuis ses origines et qu'elle aborde toujours les mêmes problèmes dont se sont déjà préoccupés Socrate, Platon et Aristote. A l'heure actuelle où le progrès technologique et économique est fréquemment présenté comme la valeur suprême incontestée, le statut de la philosophie est particulièrement révoqué en doute et il est alors d'autant plus important de s'interroger sur la fonction actuelle de la philosophie [cf. Buchholz/Hemmati 1998, p. 1082-1086]. Nous tenterons de contribuer à cette problématique en examinant de plus près la position que prenait Ludwig Wittgenstein vis-à-vis de l'activité de philosopher et de la tâche du philosophe.

Wittgenstein compte parmi les philosophes les plus éminents de notre siècle et il a attiré beaucoup d'attention dans des milieux culturels très divers. Ses idées sur les fondements de la logique et de la sémantique ont suscité beaucoup de discussions et un nombre immense d'articles et de monographies scientifiques. Le fait que Wittgenstein fut également un philosophe qui réfléchit intensivement sur la nature et la fonction de la philosophie est, par contre, passé presque inaperçu. Peu de spécialistes se sont consacrés à cet aspect néanmoins très instructif de la pensée wittgensteinienne.¹

¹ Cf. p. ex. Kreisel 1960; Bouveresse 1973; Kenny 1979; Baker/Hacker 1980, p. 451-559; Kroß 1993, p. 64-100.

De prime abord, les remarques de Wittgenstein sur la philosophie paraissent à la fois frappantes et mystérieuses. Ceci est témoigné par des aphorismes tels que : „La philosophie n'est pas une théorie mais une activité“ [T 4.112], „Tout ce que peut faire la philosophie, c'est de détruire des idoles“ [P, p. 413] ou „La philosophie place seulement toute chose devant nous, et n'explique ni ne déduit rien“ [PU § 126]. Pour bien comprendre la signification de ce genre de remarques il est instructif d'examiner les contextes et l'évolution chronologique dans lesquels elles s'insèrent. L'exposition la plus élaborée de la conception wittgensteinienne de la philosophie est un chapitre du manuscrit n° 213 qui est tout simplement intitulé 'Philosophie' et qui date de 1933 (= P).² L'analyse de ce texte sera complétée par l'examen de certains passages du *Tractatus* (= T) et du *Cahier bleu* (= BIB) ainsi que quelques aphorismes des *Remarques mêlées* (= VB) et les paragraphes 89 à 133 des *Recherches philosophiques* (= PU).

Avant de regarder les idées de Wittgenstein sous plusieurs angles thématiques, commençons par un résumé des idées qui se trouvent dans le *Tractatus* et qui constituent le point de départ de la pensée ultérieure.

1. La conception de la philosophie dans le *Tractatus*

Plusieurs aphorismes du *Tractatus* parlent de la philosophie. Les remarques les plus intéressantes à ce sujet sont les passages 4.11 à 4.116 et 6.5 à 6.54. Dans ces passages, Wittgenstein présente sa conception de la philosophie en la distinguant de la science. Il identifie la science à la totalité des propositions vraies.³ Le but de la science consiste alors à donner des propositions vraies et à prouver ou à démontrer leur vérité. Contrairement à la science, la philosophie – selon Wittgenstein – ne s'intéresse pas à la vérité des propositions mais à leur sens. L'activité du philosophe consiste à éclaircir le sens de propositions. C'est dans ce contexte que Wittgenstein dit : „Une œuvre philosophique se compose essentiellement d'éclaircissements“ [T 4.112]. Le fait que Wittgenstein qualifie la philosophie également d'activité et non de théorie [cf. T 4.112] met le doigt sur une deuxième différence fondamentale entre la philosophie et la science : étant donné que selon le

² A propos de la genèse de ce manuscrit cf. Krüger 1993.

³ Pour une exposition détaillée des idées sémantiques dans le *Tractatus* cf. Buchholz 1998, p. 164-183.

Tractatus toute proposition sensible est une proposition scientifique et que la philosophie n'est pas une science, le philosophe ne peut pas avancer des théories. Il utilise le langage d'une manière interdite lorsqu'il s'efforce de délimiter le domaine du dicible [cf. T 6.53/6.54]. Un exemple particulièrement clair d'une 'proposition' philosophique est la proposition 4.12 du *Tractatus* qui dit : „La proposition peut figurer la totalité de la réalité, mais elle ne peut figurer ce qu'elle doit avoir de commun avec la réalité pour pouvoir figurer celle-ci : la forme logique.“ Cette phrase est une pseudo-proposition parce qu'elle ne parle pas du monde mais veut dire quelque chose qui ne peut pas être dit : elle veut parler du rapport entre langage et monde. En énonçant cette proposition, le philosophe ne veut pas dire une vérité. Il veut diriger l'attention du lecteur sur la forme logique du langage qui ne se dit pas mais qui se *montre* dans le langage [cf. T 4.121].⁴ Paul Engelmann a fait remarquer que Wittgenstein rapprochait le caractère non-propositionnel du langage philosophique au fonctionnement du langage esthétique [cf. Engelmann 1967, p. 82/83]. Ceci témoigne que Wittgenstein voyait une parenté entre la philosophie et l'art dès l'époque du *Tractatus*. Voilà les idées les plus importantes du premier Wittgenstein sur la nature de la philosophie, idées dont il faut tenir compte pour comprendre la position des années trente. Nous commencerons l'exposé de cette position en posant la question de savoir ce que c'est, d'après Wittgenstein, qu'un problème philosophique.

2. La nature des problèmes philosophiques

Cette question nous renvoie à des passages tels que „Un problème philosophique a la forme : 'Je ne sais pas où j'en suis'“ [P, p. 421; PU § 123] et „Les problèmes philosophiques sont comme des serrures à combinaison : elles s'ouvrent après qu'on a mis le numéro ou le mot secret. Nul pouvoir ne peut ouvrir la serrure avant d'avoir trouvé le bon mot, mais une fois qu'on l'a trouvé tout enfant est capable d'ouvrir la serrure“ [P, p. 417]. Dans les *Recherches philosophiques*, Wittgenstein ajoute que les problèmes philosophiques causent des inquiétudes profondes [PU § 111]. Pour mieux cerner l'idée concrète qui se cache derrière ces allusions, il convient de passer à un article de Friedrich Waismann. Cet article est intitulé *Von der*

⁴ A propos d'une présentation plus profonde de la problématique du métalangage chez Wittgenstein cf. Granger 1990.

Natur eines philosophischen Problems et fut publié dans le journal *Synthese* en 1939. Il fait partie des travaux de Waismann qui étaient censés expliquer et systématiser la pensée wittgensteinienne. Waismann y dit que les problèmes philosophiques ne se rapportent pas à un domaine d'objets particulier mais que toute question, poursuivie à fond, est susceptible de faire surgir des problèmes de nature philosophique. Dans ce sens on peut p. ex. passer de la question de savoir si le jugement d'un juge dans un cas donné était juste à celle de savoir ce que c'est que la justice. On peut passer de la question de savoir comment un certain phénomène dans la nature s'explique à celle de savoir ce que expliquer signifie, et on peut passer de la question de savoir si tel ou tel récit est vrai à la question de savoir ce que c'est que la vérité [cf. Waismann 1973a, p. 81/82].⁵ Selon Waismann, ces questions nous font voir des problèmes là où les choses nous paraissaient claires auparavant. Comme Wittgenstein, Waismann dit que ces questions causent en nous une inquiétude intellectuelle particulière : „C'est comme si jusqu'à présent nous passions devant une difficulté sans la remarquer, tout d'un coup nous l'apercevons et nous sommes inquiets et ne comprenons pas comment c'était possible“ [Waismann 1973a, p. 84]. Cette particularité des problèmes philosophiques qu'ils ne se voient qu'au deuxième regard est également souligné par Wittgenstein dans les *Remarques mêlées* – idée dont il rend la complexité dans un langage analogique :

„Presque comme quelqu'un qui n'a pas l'habitude de ramasser des fleurs, des baies ou des herbes dans la forêt et qui n'en trouve pas parce qu'il n'a pas l'œil perspicace et parce qu'il ne sait pas où il faut les chercher. C'est ainsi que les lieux où sont cachées des difficultés sous le gazon échappent à celui qui ne se connaît pas très bien à la philosophie. Le philosophe, au contraire, s'y arrête et ressent la difficulté sans la voir“ [VB, p. 61].

⁵ Cf. aussi P, p. 411 : „Nous avons l'habitude de nous poser des questions de différentes sortes, p. ex. 'quel est le poids volumique de ce corps?', 'le temps restera-t-il beau aujourd'hui?', 'qui entrera le prochain dans cette pièce?' etc. Mais parmi ces questions il y en a quelques-unes qui sont particulières [c.-à-d. les questions philosophiques; K. B.]. Ces questions semblent être plus profondes que les autres. Et moi je dis : quand on a affaire à ce genre de questions, on est arrivé à la frontière du langage.“

Afin de mieux comprendre la nature des problèmes philosophiques, Waismann examine de plus près un problème philosophique particulier. Il s'agit de la question de savoir si les sensations de deux personnes différentes peuvent être exactement les mêmes. Cette question a clairement le goût du philosophique : elle nous donne le vertige parce que nous ne savons pas comment la résoudre. Nous ne savons pas comment vaincre l'obscurité qu'elle évoque en nous. La solution est en rapport étroit avec la position que Wittgenstein défendait dans le *Tractatus* : les problèmes philosophiques ne sont pas des problèmes de fait mais des problèmes de langage. Il convient donc de bien regarder si le sens de notre question est vraiment clair. De première vue, la question semble effectivement clairement exposée parce que nous croyons bien connaître la signification des mots employés. Nous avons l'impression de savoir ce que les mots 'sentiment' et 'même' signifient. Mais ceci est faux. Il faut bien voir que le mot 'même' n'a pas une seule signification.⁶ Lorsque je sais p. ex. sous quelles conditions on dit de deux lignes qu'elles ont la *même* longueur, cela ne me dit rien sur les conditions qui doivent être remplies afin de dire de deux intervalles temporels qu'elles ont la *même* longueur. Cela vaut également pour les cas où il s'agit du *même* poids ou de la *même* température. Dans ces différents cas nous utilisons le mot 'même' selon des règles différentes. Quant à la question de savoir si les sensations de deux personnes peuvent être exactement les mêmes, nous ne pouvons pas donner une réponse parce que le mot 'même' n'a pas de signification dans ce cas. Contrairement aux autres cas, nous n'utilisons pas le mot d'après des règles. Et cela est dissimulé par l'uniformité du mot 'même' qui nous fait croire que ce mot a toujours la même signification. Dans son manuscrit sur la philosophie, Wittgenstein a décrit ce caractère trompeur du langage philosophique en se servant d'une analogie particulièrement transparente. Il dit :

⁶ Cf. aussi P, p. 416; PB I § 9.

„Les philosophes ressemblent souvent aux enfants qui griffonnent des lignes quelconques sur du papier et demandent ensuite aux grandes personnes : ‘Qu’est-ce que c’est?’ – Et ceci s’explique de la manière suivante : la grande personne avait pris l’habitude de faire des dessins devant les yeux de l’enfant et de dire : ‘ceci est un homme’, ‘ceci est une maison’, et ainsi de suite. Après cela, l’enfant a commencé à dessiner lui-même et à demander : ‘et cela, qu’est-ce que c’est?’“ [P, p. 430; VB, p. 39].

Les questions philosophiques sont alors obscures parce que certains mots qu’elles contiennent n’ont pas de sens et la tâche du philosophe consiste précisément à donner un sens à ces mots.

Pour pouvoir trouver une réponse à la question de l’uniformité intersubjective de nos sensations, il faut donc d’abord stipuler des règles d’usage qui gouvernent la signification des mots employés. Wittgenstein appelle ces règles la *grammaire* du langage; grammaire dans le sens philosophique et non dans celui philologique du terme [cf. P § 88; Waismann 1973a, p. 90]. On pourrait donc tenter de poser notre problématique de la manière suivante : on dit de deux personnes qu’elles ont la même sensation devant un certain objet lorsque ce sont les mêmes processus qui ont lieu dans leurs systèmes nerveux. Et il faudrait ensuite préciser les conditions physiologiques qui doivent être remplies lorsque l’on dit de deux processus nerveux qu’ils sont les mêmes. Mais cette manière de fixer les règles d’usage du mot ‘même’ dans notre contexte n’est peut-être pas satisfaisant pour celui qui a posé la question initiale. On pourrait alors stipuler d’autres règles d’usage : tout le monde connaît la situation où une partie de notre corps, p. ex. la main, perd sa sensation. Cela peut être dû à une anesthésie locale ou à un engourdissement. Imaginons le processus inverse, que nous avons des sensations là où nous n’en avons jamais eu auparavant. Imaginons p. ex. que nous éprouvons des sensations lorsque quelqu’un touche notre canne. Imaginons encore de la même manière qu’une personne A éprouve des sensations lorsque quelqu’un touche la main d’une autre personne B ou que A et B peuvent échanger leurs corps à leur gré. Dans un tel monde, la tournure ‘avoir la même sensation’ pourrait signifier que l’on ne remarque aucune différence entre le cas de regarder un certain objet à travers les yeux du corps de A et celui de regarder le même objet à travers les yeux du corps de B. Il est certainement peu probable que l’homme futur inventera des moyens pour réaliser un tel scénario.

Néanmoins nous avons donné un sens précis à notre question mais nous devons ajouter que si c'est cela que nous voulions savoir en nous demandant si les sensations de deux personnes différentes peuvent être exactement les mêmes, nous aurons beaucoup de peine à rendre la question décidable.

L'analyse grammaticale du philosophe résout donc les problèmes philosophiques en les faisant disparaître; les problèmes se dissolvent comme un morceau de sucre dans l'eau [P, p. 421]. Tout en étant très efficace, l'analyse grammaticale mène alors souvent à des résultats décevants.⁷ Caractéristique que Wittgenstein rend par une autre analogie :

„La solution d'un problème philosophique ressemble au cadeau dans les contes de fées : à l'intérieur du château merveilleux il paraît magique, mais à l'extérieur, quand on le regarde sous la lumière naturelle, il n'est rien d'autre qu'un simple bout de fer“ [VB, p. 30].

Ce caractère négatif de la philosophie est pourtant très utile. Comme l'a fait remarquer Wittgenstein dans le manuscrit n° 213 ainsi que dans les *Recherches*, les résultats de la philosophie consistent à découvrir des bosses que l'entendement s'est faites en courant à l'assaut des frontières du langage, et ce sont les bosses qui nous permettent de reconnaître la valeur de ces résultats [cf. P, p. 425; PU § 119].

Après avoir ainsi mis en relief la nature des problèmes philosophiques, passons maintenant à une analyse plus élaborée de la méthode wittgensteinienne de philosopher.

3. La méthode philosophique

Nous avons bien vu que pendant toute sa vie la philosophie était pour Wittgenstein essentiellement une 'critique du langage' [cf. T 4.0031; P § 90; BIB, p. 27; PU § 109]. Mais comme sa vision générale du fonctionnement du langage subissait des changements radicaux⁸, Wittgenstein envisageait plusieurs méthodes différentes de critique du langage. Après l'époque du *Tractatus*, le but de la philosophie ne consiste donc plus à inventer un langage

⁷ Cf. à ce propos déjà T 4.003.

⁸ Pour l'évolution précise de ces changements cf. Buchholz 1998, p. 183-197.

nouveau qui est capable d'exprimer l'inexprimable, mais désormais il suffit de se servir du langage ordinaire pour faire de la philosophie, de sorte que l'activité de philosopher paraît beaucoup plus terre à terre (*hausbacken*) que ne l'avait pensé le jeune Wittgenstein [cf. P, p. 412; 420]. Tout autant que dans le *Tractatus*, le philosophe doit toujours faire attention de ne pas confondre son métier à la science.⁹ Mais le fossé qui sépare ces deux domaines de recherche depuis les années trente est la suivante : tandis que la science est essentiellement une activité *explicative*, la philosophie est purement *descriptive*.

Quelle est exactement cette différence? Elle ressemble à la différence entre la science et la philosophie telle qu'elle fut présentée dans le *Tractatus*, puisque la méthode explicative est censée représenter la réalité tandis que la méthode descriptive ne veut qu'illuminer différentes manières de voir la réalité. Le domaine de la science est le *réel* ou le *probable* tandis que celui de la philosophie est le *possible* [cf. P, p. 425]. La philosophie n'a rien de théorique, d'empirique ou d'hypothétique. Elle n'a pas besoin d'expériences nouvelles mais elle résout ses problèmes par l'agencement de ce qui est déjà connu [PU § 109]. C'est dans ce sens que Wittgenstein dit : „Le travail du philosophe est l'accumulation de souvenirs pour un but particulier“ [P, p. 415; PU § 127; cf. aussi P, p. 419]. Malheureusement, Wittgenstein ne donne pas de présentation systématique de ses idées sur la différence entre le descriptif et l'explicatif. Il ne fait que mentionner cette distinction à plusieurs reprises et dans des contextes différents [cf. p. ex. VB, p. 82; BIB, p. 18; BFGB, p. 235]. C'est encore Waismann qui offre des pistes complémentaires pour comprendre la portée de cette distinction. Dans l'article *Logische und psychologische Aspekte in der Sprachbetrachtung*, il rend compte de l'idée wittgensteinienne selon laquelle le philosophe regarde le langage non pas comme un mécanisme mais comme un calcul [cf. Waismann 1973b, p. 111-116]. Waismann réussit à élucider cette idée, qui est étroitement liée au problème du caractère descriptif de la philosophie, en se servant de l'exemple suivant. Lorsque quelqu'un demande au conducteur d'un train : „Pourquoi

⁹ Ce danger est à la base de l'aphorisme suivant : „Le philosophe risque facilement de se trouver dans la situation d'un directeur maladroit qui, au lieu de faire *son* travail et de veiller à ce que ses employés fassent leur travail correctement, adopte le travail des employés et se voit ainsi accablé de travail qui ne lui appartient pas tandis que ses employés l'observent et le critiquent“ [VB, p. 39].

avez-vous arrêté le train ici?“, celui-ci peut donner deux réponses différentes. Soit il répond par une phrase comme „Parce que le signal était au rouge“, soit il avance que la couleur rouge du signal a déclenché en lui, grâce à un mécanisme neuromusculaire, l'action d'agir sur le levier de frein. La première réponse est une réponse descriptive tandis que la deuxième est explicative ou *causale*. Ce qui intéresse le philosophe est uniquement le premier genre de réponses. Le philosophe veut exposer *comment* notre langage fonctionne pour éviter des malentendus et des conclusions erronées. Il est nullement concerné par la question de savoir *pourquoi* le langage fonctionne de la sorte.

Après l'examen du caractère descriptif de la philosophie, il convient de considérer une deuxième caractéristique de la méthode philosophique : son caractère *analogique* [cf. Gabriel 1995]. Cela veut dire que le travail du philosophe consiste à montrer que la plupart des mots de notre langage n'ont pas de sens unique mais comportent une multiplicité d'usages qui sont liés par des analogies. Le philosophe doit alors nous faire voir la complexité de ces analogies.¹⁰ Analogies dont nous nous servons inconsciemment dans notre pratique quotidien du langage et qui peuvent être instructives dans certains cas et trompeuses dans d'autres. Wittgenstein donne beaucoup d'exemples pour montrer que les formes d'analogie qui sous-tendent notre langage sont très diverses. En ce qui concerne les problèmes philosophiques il s'agit de montrer que l'exposition de ces problèmes présuppose des analogies fausses ou mal comprises [cf. P, p. 408/409]. En termes généraux Wittgenstein dit que pour arriver à ce but il faut donner une représentation perspicace (*übersichtliche Darstellung*) de notre grammaire en trouvant et en inventant des *membres intermédiaires* (*Zwischenglieder*) qui relient analogiquement les différents usages d'un mot [cf. P, p. 417; PG I § 35; BFGB, p. 241; PU § 122]. Etant donné la diversité des modes d'usage du langage, la tâche du philosophe est souvent très compliquée : ce qui nous trompe dans l'usage incongru du langage philosophique est loin d'être toujours le même défaut. Le philosophe est souvent dans la peine de trouver la bonne formulation qui nous débarrasse de l'inquiétude que les problèmes philosophiques causent en nous. Il ressemble souvent à quelqu'un qui a un poil sur la langue, le ressent mais n'arrive pas à le prendre [cf. P, p. 409]. En philosophie, le choix des mots que l'on utilise compte alors beaucoup parce qu'il est important de bien

¹⁰ Ce réseau analogique correspond à ce que Wittgenstein appelle les *ressemblances de famille*.

dépeindre la physionomie du problème. C'est sans doute dans ce sens qu'il faut comprendre la formule wittgensteinienne célèbre selon laquelle la philosophie est une forme de poésie [cf. VB, p. 53].

Cette formule renvoie encore à un autre aspect de la méthode de philosopher selon Wittgenstein. La méthode philosophique ne se restreint nullement à donner des règles d'usage, à faire la distinction entre les critères et les symptômes [cf. Buchholz 1998, p. 188/189] ou à signaler des modes analogiques d'utiliser le langage tels que par exemple la métonymie, la personnification ou la métaphore. Elle consiste également à représenter des situations dans lesquelles sont utilisées les mots problématiques en question. Wittgenstein appelle ces représentations, qui rapprochent le philosophe de l'écrivain, des *jeux de langage*. Dans les *Recherches philosophiques*, ce sont avant tout ces moyens pragmatiques qui permettent d'atteindre la clarté nécessaire [cf. PU § 130]. Mais malheureusement les *Recherches*, qui comptent parmi les chef-d'oeuvres de l'histoire de la philosophie, ne sont qu'une ébauche du livre philosophique dont rêvait Wittgenstein. Dans les *Leçons et conversations* il se représente ce livre, qui reste à être écrit, comme suit :

„Une manière intelligente de diviser un livre de philosophie en chapitres serait de le classer selon des formes de langage ou des types de mot. Et dans ce cas il serait évidemment nécessaire de faire la distinction entre beaucoup plus de formes linguistiques que ne le fait la grammaire ordinaire. Il serait nécessaire de parler des verbes 'voir', 'sentir' etc. pendant des heures puisque ces mots causent des confusions particulières. Il y aurait un deuxième chapitre sur les expressions de nombre qui entraîneraient une autre sorte de confusion, un troisième sur les mots 'tous', 'nul', 'quelques' etc. – encore une autre sorte de confusion, un chapitre sur les mots 'tu', 'moi' etc., un chapitre sur les mots 'beau' et 'bien'. Avec chaque chapitre nous entrerions dans des confusion nouvelles – à chaque fois le langage nous jouerait un nouveau tour“ [LC, p. 1].

Bibliographie

Baker, Gordon Park et Hacker, Peter Michael Stephan

- 1980 *Wittgenstein, Understanding and Meaning*, Oxford : Basil Blackwell.

Bouveresse, Jacques

- 1973 Wittgenstein et la philosophie, in : *Bulletin de la Société française de Philosophie* 67, p. 85-144.

Buchholz, Kai

- 1998 *Sprachspiel und Semantik*, Munich : Wilhelm Fink.

Buchholz, Kai et Hemmati, Minu

- 1998 Vom Nutzen der Geisteswissenschaften, in : *Universitas* 53, p. 1074-1086.

Engelmann, Paul

- 1967 *Letters from Ludwig Wittgenstein, With a Memoir*, Oxford : Basil Blackwell.

Gabriel, Gottfried

- 1995 Logisches und analogisches Denken, in : *Vernunft und Lebenspraxis*, C. Demmerling/G. Gabriel/T. Rentsch (éd.), Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, p. 157-174.

Granger, Gilles-Gaston

- 1990 Wittgenstein et la métalangue, in : G.-G. Granger : *Invitation à la lecture de Wittgenstein*, Aix-en-Provence : Alinea, p. 159-171. [1970]

Kenny, Anthony

- 1979 Wittgenstein über Philosophie, in : L. Wittgenstein : *Schriften*, Beiheft 3, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, p. 9-34.

Kreisel, Georg

- 1960 Wittgenstein's theory and practice of philosophy, in : *The British Journal for the Philosophy of Science* 11, p. 238-251.

Kroß, Matthias

- 1993 *Klarheit als Selbstzweck*, Berlin : Akademie Verlag.

Krüger, Heinz Wilhelm

- 1993 Die Entstehung des 'Big Typescript', in : *Wittgensteins Philosophie der Mathematik*, Akten des 15. Internationalen Wittgenstein-Symposiums, K. Puhl (éd.), Vienne : Hölder-Pichler-Tempsky, p. 303-312.

Waismann, Friedrich

- 1973a Von der Natur eines philosophischen Problems, in : *Was ist logische Analyse?* G. H. Reitzig (éd.), Francfort-sur-le-Main : Athenäum, p. 81-103. [1939]
- 1973b Logische und psychologische Aspekte in der Sprachbetrachtung, in : *Was ist logische Analyse?* G. H. Reitzig (éd.), Francfort-sur-le-Main : Athenäum, p. 104-120. [1947]

Wittgenstein, Ludwig

T = *Tractatus logico-philosophicus*, Londres : Routledge & Kegan Paul 1961 (*Tractatus logico-philosophicus*, trad. G.-G. Granger, Paris : Gallimard 1993).

PB = *Philosophische Bemerkungen*, Oxford : Basil Blackwell 1969.

P = Philosophie, §§ 86-93 (S. 405-435) aus dem sogenannten 'Big Typescript', in : *Revue Internationale de Philosophie*, 43 (1989), p. 175-203.

PG = *Philosophische Grammatik*, Oxford : Basil Blackwell 1969.

VB = *Vermischte Bemerkungen*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp 1977.

BFGB = Bemerkungen über Frazers 'The Golden Bough', in : *Synthese*, 17 (1967), p. 233-253.

BIB/BrB = *Preliminary Studies for the 'Philosophical Investigations'*,
Generally Known as The Blue and Brown Books, Oxford : Basil
Blackwell 1958.

LC = *Lectures & Conversations*, C. Barrett (éd.), Oxford : Basil Blackwell
1966.

PU = *Philosophische Untersuchungen*, Oxford : Basil Blackwell 1953.